

# Le Temps

SAMEDI 7 OCTOBRE 1905.  
QUARANTE-CINQUIÈME ANNÉE. — N° 1986.

## Les obsèques de M. José-Maria de Heredia

Les obsèques de M. José-Maria de Heredia ont été célébrées à midi.

Le cercueil avait été porté, hier soir, à l'Arsenal, et exposé dans un salon de l'appartement historique qu'habitait au second étage le grand poète, dans le salon même qui fut celui de la duchesse du Maine. De onze heures à midi, de nombreuses personnalités littéraires sont venues exprimer à Mme de Heredia

et à ses enfants l'expression de leurs condoléances.

Dans la rue de Sully, devant le vieil hôtel, une compagnie d'infanterie rendait les honneurs militaires et un service d'ordre tenait à l'écart les spectateurs, attirés en assez grand nombre par le défilé de gens célèbres. La plupart de ces notabilités, d'ailleurs, durent stationner dans la rue, car les étroits salons où recevait Mme de Heredia étaient remplis d'une foule compacte. Les discours ont été prononcés dans la pièce où le cercueil était exposé, et vingt personnes à peine purent les entendre, l'accès de l'appartement ayant été dès onze heures et demie formellement interdit par les huissiers de l'Institut.

Cinq discours ont été lus devant le cercueil. Se trouvaient là MM. Pierre Louys, Henri de Régnier, Maurice Maindron, les trois filles du poète et Mme de Heredia. A leurs côtés, quelques membres de l'Institut, MM. François Coppée, Jules Lemaitre, Frédéric Masson, Paul Gebhart, le vicomte de Vogüé, Henry Houssaye, Henry Roujon, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts; M. Chaumié, ministre de la justice; M. Marcel Prévost, président de la Société des gens de lettres; M. Bayet, directeur de l'enseignement supérieur au ministère de l'instruction publique; MM. Catulle Mendès, Léon Dierx, Adolphe Brisson, Désiré Lemerre, et les principaux collaborateurs de M. J.-M. de Heredia à l'Arsenal.

Extraits :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k238391q/f4.item>

M. Melchior de Vogüé, au nom de l'Académie française, a prononcé d'abord l'émouvant discours que voici :

### DISCOURS DE M. DE VOGÜÉ

Cher José-Maria ! Déjà ! Eteint à jamais sous ces choses noires, le plus riche rayonnement de vie que j'aie connu ! Est-il possible que nous ne l'entendions plus, la lyre naturelle ? Est-il juste que vous entriez dans votre repos, si je l'ose dire, comme un larron du bien commun, qui emporte avec lui les meilleurs lambeaux de notre jeunesse, les nobles émotions et les joies radieuses dont vous l'aviez embellie ? Nuit soudaine sur ces chemins d'autrefois où vous nous conduisiez, toujours ensoleillé, empanaché, séduisant de bonté, de loyauté, de franchise.

Pardonnez ces révoltes puériles, rébellion de l'enfant contre l' inexplicable phénomène qui lui brise le cœur. Oui, la mort vous a pris comme vous preniez les créatures de vos rêves, elle a fait son épouvantable chef-d'œuvre comme vous faisiez les vôtres : du même geste bref et souverain. Un bruissement d'ailes, un cri tragique, l'éclair d'une puissance qui passe : voilà comment vous ravissiez nos âmes, et comment la mort a ravi la vôtre.

J'apporte l'adieu de l'Académie au glorieux filleul que j'étais si fier d'y introduire, il y a dix ans. Il était notre orgueil et notre gaieté : le tumultueux confrère dont la chaude parole amusait, déridait les plus sévères. L'instant d'après, nous regardions avec un respect songeur notre enfant gâté : en lui nous apparaissait l'homme rare et enviable entre tous, le prédestiné dont on est certain qu'il possédera l'immortalité.

Il nous était venu de loin, par des voies qui déconcertent tous nos pauvres efforts, lorsque nous voulons tracer des règles au génie, à sa formation, à ses divers emplois. Espagnol des îles Caraïbes, il est venu du Nouveau-Monde pour maîtriser notre vieille langue. Le pouvoir qu'il prit sur elle lui fut donné par le hasard d'une entrée à l'École des chartes. Là, il apprit à peser les mots, à connaître le titre, le coin et la fleur de ces médailles, à aimer leur vertu mystérieuse. Là,

il étudia les sources obscures de l'histoire ; et quand lui vint ensuite l'éblouissement du visionnaire devant le drame universel des temps, il put le traduire en des miniatures véridiques et brillantes comme celles des vieux livres d'heures. Il avait la science exacte avec le sentiment poétique de l'histoire. Lui aussi, il allait faire sa *Légende des Siècles*. Si l'autre est pathétique et colossale, semblable aux frises des temples de Pergame où combattent des personnages surhumains, celle de Heredia n'est ni moins belle ni moins nombreuse dans le raccourci de ses figurines ta-

nagréennes ; elle sculpte avec autant de relief et plus de justesse la vraie physionomie des pays et des peuples. Admirable don de divination chez le poète ! Ses yeux charnels n'avaient jamais vu la Grèce ni l'Italie ; et pourtant, il fut Grec et Latin tour à tour jusque dans les moelles. Nul n'a mieux dépeint les terres divines, nul ne les a senties comme lui avec l'âme ressuscitée de leurs anciens habitants. Dans les plaines de l'Attique ou du Latium, à Rome ou à Syracuse, quand le voyageur cherche l'expression définitive de son émotion, ce n'est pas une phrase des auteurs classiques, c'est un vers de Heredia qui vient d'abord sur ses lèvres : ce vers embrasse tout le paysage, reflète toute la clarté du ciel, épuise l'immensité de la mer.

La traduction de la *Véridique histoire* de Bernal Diaz fut son début devant un public restreint. Tour de force incomparable : avec un tact judicieux dans la prodigalité des richesses verbales, il écrivait une langue contemporaine à la fois de son original castillan du seizième siècle et de ses lecteurs français du dix-neuvième. L'instrument est forgé pour les sonnets. Ils naissent lentement, à de longs intervalles, mûris par un travail chaque jour plus exigeant. Avant de se résoudre à les écrire, il les rugissait vingt fois dans nos réunions de jeunesse, il venait les réciter à nos foyers. Quelle joie lorsqu'il en apportait un nouveau ! Nous les savions tous par cœur, nous lui arrachions la feuille où sa large écriture daignait enfin les buriner. Son indolence ne cherchait pas d'autres succès que les applaudissements enthousiastes d'un cercle d'amis. Mais le cercle s'étendait peu à peu. Comme ce Lamartine qu'il a magnifiquement loué, notre poète était célèbre avant d'être imprimé ; il fut fameux le lendemain du jour où nous le contraignîmes à publier le volume des *Trophées*. Un an après, l'Académie l'appelait.

« Pour un petit livre ! » disaient ceux qui ne savent pas qu'on peut être très grand avec un seul petit livre. Et les envieux ajoutaient : « Il ne pourra point parler en prose, il ne va proférer que de vains mots ! » Le discours du récipiendaire resta mémorable : autant d'idées que de phrases, idées justes et profondes du clairvoyant historien qui doublait le poète imaginaire. On acclama le merveilleux prosateur. Il se rassit, il se tut. Depuis lors, à l'exception d'un autre discours, rien ou presque rien. Il y avait deux hommes en lui : le gai compagnon, primesautier, exubérant dans le commerce ordinaire de la vie, volcan toujours en éruption de pensées et d'images ; devant son papier, l'écrivain redevenait un fier seigneur espagnol, avare de ses sentiments et de ses mots, taciturne et stérile en apparence, tourmenté qu'il était par le souci d'une impossible perfection. On le sollicitait d'employer cette richesse improductive, tout au moins dans le grand champ de travail de notre temps, le journalisme. Les instances de l'amitié lui arrachèrent un jour la promesse d'une collaboration aux *Débats* : il donna deux articles remarquables, puis il s'esquiva. Nous demandions à ce millionnaire la monnaie indispensable aux échanges quotidiens du journalisme : il n'avait sur lui que de l'or.

Comment il le ciselait, avec quelle habileté suprême il y sertissait les pierres précieuses, on l'a dit assez, on l'a presque trop dit, à mon sens : je crains parfois qu'en y insistant on ne veuille borner là son mérite. Ah ! ne laissons pas dire ici, devant le mort, à l'heure où il passe cette porte de vérité derrière laquelle s'évanouissent les mensonges littéraires, ne laissons pas dire que la seule industrie des beaux mots lui conféra son pouvoir sur nos cœurs. Si bien décorés qu'ils soient, les vases vides ne nous abreuvent pas ; on les entend vite qui sonnent le creux. Tout au fond des coupes de beauté que ce poète nous offrait, une âme bouillonnait : l'âme de l'univers, l'âme des générations qui s'y sont succédé.

Il nous avait révélé sa conception de la poésie dans son discours à l'Académie : une idéalisation naturelle ou volontaire des sentiments généraux, une « pudeur profonde » des sentiments individuels chez le poète, qui est « d'autant plus vraiment et largement humain qu'il est impersonnel ». A part quelques amusettes,



quelques jeux d'imagination, toute son œuvre baigne dans une mélancolie hautaine. Sur les paysages, sur les figures qu'il dessine, on retrouve les larmes discrètes de son maître Virgile; et plus loin encore, sa voix répond comme un écho moderne à la voix désespérée de Lucrèce. Le thème habituel du tercet où s'achèvent ses petits poèmes, c'est l'écoulement incessant de toutes choses, la fuite du temps meurtrier à travers les ruines qu'il laisse sur la terre et dans les cœurs. Regardez de près son livre, d'une composition si méditée: l'inspiration générale en est précisée par le sonnet liminaire et le sonnet final, le temple en ruine et le marbre brisé. Dans la conque marine, il reconnaît sa propre âme, devenue une prison sonore où gémit le refrain de la mer. Il songe avec Michel-Ange que tout meurt et que le rêve ment. Dans ses idylles et ses drames antiques, l'amour n'apparaît que frissonnant sous l'aile noire de la mort. Dès qu'il chante, cet homme dont la causerie familière était si gaie redevient sérieux, souvent funèbre; comme son Espagne, il est sombre de cœur dans l'ardente lumière. Pour le pleurer aujourd'hui, il suffisait de dresser autour de ce cercueil quelques-uns de ses grands vers, longs et funéraires comme de hauts cyprès. Mieux que toutes nos paroles, avec la rigide beauté des pleureurs de marbre rangés autour des tombeaux gothiques, ils mèneraient le deuil de leur père qui va labourer des champs d'ombre.

Mes yeux se sont fermés à la lumière heureuse,  
Et maintenant j'habite, hélas! et pour jamais,  
L'inexorable Erèbe et la nuit ténébreuse.

Ces nénies antiques l'obsédaient; et tout à l'heure, quand notre maternelle Eglise jettera sur lui la vieille lamentation humaine de ses hymnes, nous croirons entendre encore, parmi les proses latines, d'autres grands vers tristes qui semblent faits, comme ces proses, pour se marier éternellement aux graves sanglots des orgues.

Adieu, ami. Recevez le dernier salut de cette compagnie que vous aimiez, qui vous aimait: salut respectueux qu'elle adresse aussi à ceux que vous abandonnez, à toute cette famille où il semble qu'on ne puisse naître ni entrer sans être marqué des signes contagieux du talent. Allez rejoindre par les ombres myrteux votre grand aïeul Ronsard. Allez dormir dans notre terre de France. Elle vous a conquis, elle gardera fidèlement sa glorieuse conquête. Elle donnera un démenti à celui de vos poèmes où vous disiez qu'un vil lierre suffit à disjoindre un trophée. Aussi longtemps qu'il y aura une langue française, et que l'on fera des anthologies avec les chefs-d'œuvre de cette langue, des hommes liront vos sonnets. Votre génie les exaltera, comme il fit de nous, dans les visions de la pure beauté; il les touchera par la mâle mélancolie de sa plainte sourde, berceuse de l'immuable sort que vous leur assignez: désirer, passer, mourir.

M. Henry Marcel, devait parler en sa qualité de directeur de la Bibliothèque nationale, mais il ne parut pas. On nous dit, un peu plus tard, qu'il s'était retiré dès le commencement de la cérémonie, lorsqu'il eut été averti que son nom figurait sur la liste des orateurs, exprimant ses regrets, en s'en allant, de ne pas avoir été assez tôt averti.

M. Bayet parle alors au nom du ministre de l'Instruction publique, rappelant en termes élevés les mérites littéraires de M. de Heredia et aussi sa grande conscience comme administrateur, sa vaste érudition, son amour des beaux livres.

Puis M. Martin, au nom du personnel de l' Arsenal, dit l'affection que tous, en cette maison, avaient vouée à ce directeur indulgent et bon, quel respect ils éprouvaient aussi pour sa vie de travail.

M. Marcel Prévost a parlé au nom de la Société des gens de lettres. Voici à peu près exactement reconstitué, de son éloquente improvisation:

#### DISCOURS DE M. MARCEL PRÉVOST

Messieurs,

En arrivant à Paris ce matin, et de fort loin, pour rendre un hommage désolé au grand poète, mon plus

cher ami — j'ignorais encore que cet hommage dût être public. J'en suis avisé en présence même de ce cercueil. Et je me félicite que des voix autrement éloquentes aient dignement célébré déjà ce qu'il y eut d'immortel dans ce mort illustre : son œuvre. Ce n'est pas quand l'émotion d'une perte irréparable vous étirent les tempes et la gorge que l'on peut dignement célébrer l'auteur des *Trophées*. Permettez-moi de pleurer l'homme, égal à l'œuvre.

Messieurs, il y eut à Paris un écrivain d'une production si parfaite qu'elle représente dans un seul volume, et bien mieux qu'un amas de livres, le labeur constant de lentes et patientes années ; un écrivain si passionnément épris de son art qu'il put justement relever la fière devise de Ronsard : « *L'honneur, sans plus, du vert laurier m'agrée...* » Le temps de cet écrivain était, par conséquent, précieux entre tous...

Pourtant, chaque fois qu'un inconnu frappait à sa porte et lui disait : « Maître, j'ai mis mon effort dans ces vers, dans cette prose ; écoutez-moi, conseillez-moi... », le grand écrivain posait sa plume, souriait au néophyte et lui répondait : « Asseyez-vous et lisez... » La chose lue était-elle indifférente ? Il osait le dire, mais si paternellement que la blessure était pansée aussitôt que faite. Si, par contre, il devinait des promesses de talent, comme il savait, de sa voix chaude et retentissante, conforter le poète, célébrer l'œuvre, aider à sa fortune !... Messieurs, il y eut un tel écrivain à Paris... Nous ne savons pas si, parmi les meilleurs, il en existe un autre d'une âme aussi généreuse, maintenant que José-Maria de Heredia est mort.

Voilà pourquoi non seulement la gloire littéraire de la France est aujourd'hui en deuil, par ce deuil, mais aussi, corporativement, tous les gens de lettres. Ils ont perdu un de leurs protecteurs, un de leurs guides, un de leurs parrains.

Voilà pourquoi, aussi, leur compagnie devait être représentée ici, et témoigner des rares vertus professionnelles du maître que nous pleurons. Et le hasard fait que l'homme de lettres chargé de cette mission a lui-même, plus que tout autre peut-être, éprouvé jadis l'effet de cette bienfaisante vertu. Il ne l'a pas oublié. Et s'il y a de l'égoïsme dans son chagrin, messieurs, vous le lui pardonnerez.

Au nom de tous les gens de lettres que Heredia a rassurés, dirigés, aidés, je remercie sa mémoire. Je

tiens à dire bien haut que garder les *Trophées*, ce n'est pas tout garder de ce grand disparu...

Non, mon bon maître, non, mon cher ami, tant de gloire, qui vous survit, ne suffit pas à éclipser tant de bonté, morte avec vous !

Puis, M. Emile Blémont, président de la Société des poètes, a pris la parole à son tour :

Au nom de la Société des poètes français, je viens rendre un hommage suprême à José-Maria de Heredia qui en était président d'honneur, et qui a si hautement honoré la France et la poésie.

On a dit que Victor Hugo était le « grand d'Espagne de la littérature française ». Le même titre pourrait être donné au généreux « conquistador » du Parnasse contemporain. Elargissant le ciel, il a fait monter à l'horizon la splendeur des constellations inconnues, il a fait ruisseler dans notre firmament poétique toute une scintillante rivière de nouveaux diamants. Son cercueil en est étoilé.

Adieu dans la tombe, ô mon noble ami ! Et salut dans la gloire !

Après ces discours, le cercueil a été placé sur le char funéraire, qui disparaissait sous les couronnes. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. de Vogüé, Marcel Prévost, Léon Dierx et Lemerre. Puis le cortège s'est dirigé vers l'église Saint-Paul-Saint-Louis où le service religieux a été célébré.

Le cercueil a été déposé ensuite dans un caveau jusqu'au jour où le grand poète ira se reposer dans le petit cimetière de Bon-Secours, près de Rouen. C'est là que repose déjà la mère de l'auteur des *Trophées*, sur la colline qui domine la Seine.

La tombe est simple : une pierre posée à plat, comme une dalle du moyen âge, envahie par une frondaison vigoureuse et grimpante de roses-thé mélangées au lierre qui serpente aux barreaux oxydés de la grille. Dans un coin, un laurier-thym jette ses jeunes pousses à côté d'un rosier du Bengale.

Aux montants, des couronnes de perles sont suspendues. En écartant le rideau de feuillage, on peut lire, sur la pierre, en lettres noires :

Louise Gérard de Heredia

22 janvier 1877

Le repos qui succéda au devoir accompli